

XI

venir de notre ami, M. de Kermadec, était engagé... ou l'ai-je rêvé ? ... Je ne sais plus du tout... Oh ! ma pauvre tête ! J'ai toujours là un nuage."

Berthe la regardait attentivement, lisant au fond de ses yeux linpidés. Ils int-royaient avec anxiété, alors d'une voix qu'elle fit calme par un violent effort :

"Tu as rêvé, mon enfant."

La jeune fille eut un radieux sourire.

"Je vais dormir, dit-elle, et je n'aurai plus jamais de tristes songes."

A partir de ce jour, la convalescence de Mlle de la Chênaie fit de rapides progrès. Bientôt elle put quitter sa chambre et prendre place sur une chaise longue, dans le salon ; elle pria sa sœur de jouer du piano, de lui redire les airs favoris. Avec une complaisance jamais légère comme si elle eût mis une sourdine à l'instrument, des berceuses, de lents adagios, procurant à la convalescente la sensation délicieuse d'une sorte de musique aérienne, entendue de loin et berçant sa faiblesse.

En mars, vers midi, lorsque brillait le soleil, Aliette put descendre au jardin. Appuyée sur un bras ami, elle marchait entre les plates-bandes fleuries de jacinthes, dont le parfum embaumait. Elle faisait lentement le tour des pelouses, souriait aux vieux domestiques, qui la com-templaient avec joie. De temps en temps elle s'arrêtait pour reprendre des forces sur les bancs rustiques ; puis elle continuait sa marche, donnant une caresse à sa chère blanche ; jetant, d'un mouvement encore alangui, une poignée de grains aux oiseaux de la volière ; s'amusa à regarder les faisans dorés battant de l'aile et les paons majestueux faisant la roue. Chaque jour ces promenades, de plus en plus prolongées, lui rendaient la force. Ses traits s'étaient fondus et adoucis ; ils avaient pris ce charme poétique qui plaisait tant sur le visage de Mme de Bliville. La ressemblance des deux sœurs s'accroissait : même taille, même démarche, même regard, même sourire un peu grave ; seulement l'une avait, sur les joues, le frais velouté des dix-sept ans, et l'autre avait souffert et pleuré devant ses premiers cheveux blancs.

Le printemps venu, plus une trace ne restait de la maladie d'Aliette. Le général avait retrouvé sa fille chérie belle et forte comme autrefois ; alors il donna une fête pour célébrer son retour à la santé, une fête de charité. Tous les pauvres des environs furent réunis dans la cour d'honneur ; on leur servit un banquet sur de longues tables. Le repas achevé, d'abondantes aumônes leur furent distribuées. C'était l'action de grâce de l'heureux père. Aliette mettait elle-même une pièce d'or dans chaque main tendue, et en admirant ce visage sympathique, cette charmante fraîcheur, ces beaux cheveux châtain clair, ces yeux profonds et pleins de sincérité, cette taille élégante, il semblait à Mme de Bliville que sa propre jeunesse se levait devant elle.

Elles s'étaient écoulées les six années d'exil pour Jean de Kermadec. Que de fois il avait songé à cette heure de la réunion ! Que de fois il se l'était représentée, pensant qu'elle dépasserait en bonheur tout ce que l'imagination peut suggérer ! ... Mais, non, il le constatait avec amertume, l'imagination est toujours au-dessus de la réalité. Pourtant, il était heureux ; il souriait à l'image de la belle et grave fiancée que, depuis si longtemps, il s'était choisie ; mais il s'étonnait de ne pas sentir de plus vives palpitations. Ce n'était plus à vingt ans. La passion de sa jeunesse avait fait place à une amitié profonde et vraie.

Jean achevait ses préparatifs de départ. Il enferma dans un coffret doublé de satin de splendides bijoux il commanda boulevard des Italiens un bouquet de fleurs rares, puis, s'étant fait annoncer par une dépêche, il prit le train de Normandie.

Il arriva en gare d'Avranches vers le matin. C'était l'aube humide, toute tremblante dans son frais manteau de rosée. Un coupé l'attendait, mais, au village de Saint-Jean, le voyageur voulut descendre, désirant parcourir à pied la courte distance qui le séparait de la Chênaie. Ce chemin était pour lui comme un pèlerinage. Pas un bouquet d'arbres, pas un coin de prairie, pas une échappée sur les grèves qui n'éveillaient en lui un souvenir. En marchant, le poète songeait à Mme de Bliville, pour laquelle il avait tant souffert, qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, et il se demandait sous quel aspect elle allait lui apparaître. Belle encore ! .. Peut-être... Bonne toujours ? .. Il en était sûr. Il avait pris à travers bois et marchait sur une herbe jonchée de jacinthes bleues, de renoncules jaunes et de primevères par touffes. Une vapeur légère s'épanchait comme un voile sur la campagne. C'était partout cet air pur et odorant particulier aux premiers beaux jours ; le printemps rayonnait. Il était charmant comme toutes les aubes, précurseur de l'été, et il mettait ses espérances, ses joies au cœur du poète.

Et, soudainement, Jean s'arrêta. Le balcon de la Chênaie était devant lui, tout enguirlandé de feuillage, sur lequel se détachaient les premières roses. Rien n'était changé sur le balcon. Depuis six années les fleurs s'y épanouissaient à chaque printemps. Et, en ce moment, comme autrefois, à demi perdue dans ce bouquet odorant, tout scintillant de rosée, une très jeune femme se tenait appuyée à la balustrade ; sa tête fine et charmante, légèrement penchée dans une pose méditative, ressortait éclatante de vie, tout en lumière.

Jean rêvait-il... Ces six années avaient-elles passé comme un songe, n'altérant en rien la beauté de Mme de Bliville, la faisant, au contraire plus jeune et plus sympathique ? Oui, c'est ainsi que, pour la première fois, il l'avait contemplée avec l'enthousiasme de ses vingt ans. Il se la rappelait vêtue comme aujourd'hui

d'hui de soie gris de lin, un bouquet de roses au corsage !

Il dut arrêter sa marche : son cœur battait trop violemment ; ses yeux s'inondaient ; mais, à travers ses larmes, il regardait encore, ne pouvant se lasser d'admirer cette belle jeune femme, élégante et mince, ce visage aux lignes pures, à l'expression demi-souriant, demi-anxieuse, d'une personne qui attend une chose vivement désirée. Puis, soudain, le visage s'illumina. Jean venait d'être aperçu.

Maintenant il hâtait le pas. Tout l'amour d'autrefois lui remontait au cœur. Était-ce possible qu'elle fût toujours si belle ? Quand donc arriverait-il ? Quand donc aurait-il gagné ce balcon ? Il franchit la grille, s'avança rapidement sur l'allée, et, bientôt, il eut pénétré dans le petit salon.

La belle jeune femme du balcon était devant lui, timide, rougissante.

"Oh ! Monsieur, dit-elle enfin, pour tous ici vous êtes le bienvenu."

C'était la voix de Mme de Bliville ; mais rajeunie, d'un timbre pur comme le cristal, et, aussi, le même regard, lumineux et profond.

Elle continua avec un timide sourire.

"Que ma sœur Berthe sera donc heureuse de vous revoir !" Sa sœur Berthe ! ...

Jean porta la main à son front. Voilà donc l'explication du mystère. Six années avaient passé. Aliette était devenue jeune fille.

La portière fut soulevée, Mme de Bliville apparut dans une toilette sévère. Elle portait une robe de soie noire, d'une coupe très simple, et une barbe de dentelle se mêlait à ses cheveux. Elle tendit les mains au jeune homme, il les serra ardemment, les approcha de ses lèvres, et tous deux se regardèrent longuement.

Oh ! que Berthe était changée ! Était-ce possible ! Quelle altération dans ses traits ! Avec une tristesse profonde, Jean remarquait ces fils d'argent mêlés aux cheveux bruns ; ces plis sur le front creusés par l'insomnie, ce doux sourire où il y avait toujours tant de bonté, mais aussi tant de mélancolie, et les paroles expiraient sur ses lèvres. C'était donc là le retour ; c'était donc là cette heure pour laquelle il avait jadis rêvé des joies si profondes, si ardentes, qu'il ne croyait pas les acheter trop cher par les chagrins de l'absence ! Oui, c'était là le retour ! Ils se tenaient l'un devant l'autre, brisés par l'émotion.

Aliette, dès l'arrivée de sa sœur, s'était envolée à la recherche de son père. Elle voulait que tous vissent promptement prendre part à la joie causée par cette visite de l'ami, cette visite si longtemps attendue.

Berthe prit place sur le divan, fit signe à Jean de s'asseoir près d'elle, puis d'une voix très altérée.

"Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas, mon pauvre ami ?"

Et comme il allait affirmer le contraire :

"Soyez franc : depuis longtemps j'avais prévu votre déception... il a bien neigé sur mon front."

Il la regardait avec une tristesse infinie.

"Qu'importe ! balbutia-t-il, je vous aime... je vous aimerai toujours."

Elle eut un doux sourire.

"Oui, vous m'aimerez toujours, je le crois, je l'espère ; mais vous m'aimerez d'amitié."

Jean pressa davantage la main de Mme de Bliville, et lui jeta un regard d'amour vrai :

"Je n'ai qu'une parole, fit-il d'un accent mâle et grave, et je viens aujourd'hui vous demander l'accomplissement de la promesse ancienne."

Elle considéra longuement cette figure énergique, belle et intelligente. C'était lui, toujours lui, tel qu'il était parti, ou plutôt, c'était un homme plus sérieux, plus digne d'amour, capable de guider et de protéger.

Il continua d'une voix qui, peu à peu, s'exaltait et montait.

"Croyez-le, Madame, croyez-le, Berthe, vous n'aurez jamais d'ami plus tendre, plus dévoué que moi. Depuis six ans je vous suis fidèle. N'est-ce pas la garantie d'un amour sincère ? Il faut, dès aujourd'hui, fixer le jour de notre mariage. Je le désire... je le veux... nous n'avons que trop attendu."

Elle baissait la tête... Oui, c'était vrai... Ils avaient trop attendu. Pourtant, elle murmura en redressant son front :

"Attendons encore quelques jours... aujourd'hui je ne puis rien fixer : je suis trop émue par ce retour. Mon pauvre Jean, vous êtes loyal et vous m'avez bien aimée."

Elle fut interrompue. En ce moment le général entra dans le petit salon, et, serrant d'instinctivement les mains du jeune homme :

"Ah ! mon cher poète, vous mériteriez une punition sévère pour votre longue désertion. Nous abandonner ainsi durs des années entières !

—Croyez bien généra!...